

## Notes sur l'art populaire

### LA CHANSON

« Au moment néfaste où les imaginations s'éteignent, où les suprêmes pressentiments « du Beau se dissipent, où la fièvre de l'utile, les convoitises d'argent, l'indifférence et « le mépris de l'Idéal s'installent victorieusement dans les intelligences même lettrées « et, à plus forte raison, dans la masse inculte, il n'y a plus de poètes populaires. »

Dans la sécurité de son génie, Leconte de Lisle s'exprimait en ces termes majestueux à propos de Béranger qu'il malmenait, au surplus, d'olympienne façon. Il est assez compréhensible que le superbe auteur des *Poèmes Barbares* ne prisât que médiocrement le bagage trop familier du chantre de Lisette. De tous les alexandrins du grand poète, je ne connais guère que ces huit vers, exquis, émus, par lesquels il condescend à s'approcher de la vulgaire humanité :

Toi, par qui j'ai senti, pour des heures trop brèves  
Ma jeunesse renaître et mon cœur reflleurir  
Sois bénie à jamais ! J'aime et je puis mourir  
J'ai vécu le meilleur et le plus beau des rêves !

Et vous, qui me rendiez le matin de mes jours  
Qui d'un charme si doux m'enveloppez encore  
Vous pouvez m'oublier, ô chers yeux que j'adore  
Mais jusques au tombeau, je vous verrai toujours !

Entre nous, le librettiste de *Lakmé* dut se souvenir du premier quatrain, quand il composa ce joli fragment :

Tu m'as donné le plus doux rêve.....

Quoi qu'il en soit, le grand poète énonçait avec éloquence un jugement qu'un misanthrope trouverait approprié à notre époque. Il est évident que le peuple, même souverain, n'a pas grand chose en partage sous le rapport des choses de l'esprit. Romanciers, musiciens, poètes, n'œuvrent point à sa portée. Pourquoi le feraient-ils ? Les éditeurs ne voient pas en lui la clientèle, seule chose intéressante pour eux, à juste titre, et ceux d'entre des leurs qui consentent à travailler pour les masses ne leur livrent que les produits les plus basement inférieurs, une camelote infime et pitoyable, une vinasse frelatée et malsaine, aidant à la décadence intellectuelle et participant aussi à l'amoralité très sensible des pauvres diables.

Il faut aller dans les campagnes perdues ou faire des emprunts au bon vieux temps pour retrouver de ces choses exquises et simples, fraîches et naïves, que l'on chantait anciennement partout, auprès des berceaux, à la veillée, à table entre amis, dans les fêtes de famille, dans les circonstances heureuses de la bonne vie cordiale à laquelle nous avons substitué la fièvre de nos existences folles de citadins en progrès.

Nos chansons sont rosses ou cyniques. C'est du piment, de l'alcool à haut titre, nécessaire pour réveiller nos cerveaux fatigués et blasés. Les strophes d'un Pierre Dupont ne nous diraient plus rien. Il nous faut des rimes plus âpres, un esprit plus corrosif, une verve amère, des choses où l'on raille un homme, un sentiment ou une conviction, des paillettes superficielles, vite comprises et qui ne fassent ni rêver ni penser, et surtout qui n'attendrissent pas : nous ne savons plus pleurer.

Et puis, le règne de la chanson d'autrefois comportait une certaine liberté d'allures que les mœurs actuelles ont à peu près bannie. Dans le vieil atelier de jadis, où les

compagnons travaillaient sans contrainte sous les yeux d'un patron bon enfant, on chantait : on ne le peut plus à l'usine. La machine fait trop de bruit et la discipline, souvent rude, s'est introduite dans les rapports entre les travailleurs et leurs chefs. La tâche est devenue morose, parce qu'elle est devenue mécanique et qu'au dehors la vie est plus âpre et plus coûteuse.

L'ouvrière non plus ne chante guère. Les grands ateliers féminins reflètent quelque peu les mœurs des manufactures où travaillent les hommes et l'ouvrière libre, cousant près de sa fenêtre entre un pot de fleurs et la cage classique devient une exception sans cesse plus rare. Les ménagères deviennent aussi de moins en moins nombreuses, puisque le travail s'impose à la femme comme à l'homme, à cause de la cherté de la vie — au grand dommage du foyer et des mœurs. Les quelques femmes du peuple qui restent chez elles, où les retient presque toujours le nombre des petits, n'ont point la sérénité des braves et simples femmes de jadis. On a peu le cœur à chanter, quand on a le souci du pain à donner à tous et la crainte constante du cabaret où l'homme diminue sa paie et d'où il revient méchant.

Les bourgeois et les gentilshommes n'imitent point leurs devanciers, buveurs et chanteurs devant l'Éternel. Le bourgeois moderne n'admettrait plus le Béranger ou le Desaugiers au dessert. On voit chez lui un piano sur lequel aux grands jours on accompagne des mélodies ou des fragments d'opéra. Si d'aventure sa femme ignore encore la musique, tenez pour certain que leur fille apprend le piano, le chant ou la mandoline.

Quant à notre noblesse — aristocratie de sacs ou de parchemins — elle fait venir les chansonniers à la mode en ses salons. Quelquefois simultanément avec telle illustre étoile, à seul fin d'offrir aux invités un programme *plus* intéressant. Dans une maison cosmopolite il me fut donné, un soir d'entendre ainsi, à quelques minutes d'intervalle, Yvette Guilbert et Van Dyck. J'ai toujours pensé que beaucoup d'invités français avaient préféré, au fond, Yvette et que la plupart des invités étrangers (qui applaudirent très fort) ne les comprirent ni l'un ni l'autre et souhaitèrent un bon poker ou le buffet.

Si la chanson est morte, ce n'est pas sans doute parce qu'il n'y a plus de bons chansonniers, de vrais poètes populaires, dignes successeurs des Ménestrels et des troubadours d'antan, ainsi que paraissait l'affirmer si magnifiquement Leconte de Lisle : c'est plutôt parce que la chanson selon l'ancienne formule ne correspond plus à l'état d'esprit actuel, au goût de notre époque. Il doit se faire certainement encore de très jolies choses, qui ne portent point et qui demeurent inconnues parce que les éditeurs n'ont cure de risquer leurs fonds dans des entreprises condamnées à la mévente, forme pratique de l'insuccès, ruineuse pour eux.

Certainement la chanson, la chanson française, alerte, gaie, brave, pimpante, douce, consolante, amoureuse et luronne, était un genre excellent et joyeux, valant par l'extrême simplicité des paroles et des airs faciles à retenir et à répéter par les plus ignorants. Ce qu'on appelle aujourd'hui la chanson n'est plus cela du tout. C'est de la mélodie, d'inspiration et de style plus ou moins heureux, mais comportant déjà un certain nombre de difficultés musicales. Ou bien c'est un trait d'actualité, impossible à saisir ailleurs que dans un milieu très activement mêlé à la vie politique et sociale. Ces choses-là ne dépassent guère Paris et vont mourir dans les casernes, où les soldats dégoûdés les apportent au retour des permissions.

Et puis n'oublions pas le principal : à savoir qu'un homme qui chante est un homme heureux ou tout au moins un homme tranquille. Qui donc est tranquille, à présent ? La tranquillité n'est plus dans nos mœurs, trois fois hélas ! Le besoin de jouir et le besoin de vivre, le continuel souci d'argent, la course au luxe ou au pain ont

chassé de nos cœurs la sérénité souriante de nos pères, dignes gens moins bien dotés que nous en progrès matériel, mais vivant sans tant d'efforts, au grand profit de leur bonne humeur, devenue un trait de caractère national.

Alors donc, pourquoi tenter de rénover un genre désuet ? Les poètes et les musiciens font vibrer d'autres cordes de leur lyre. Ils délaissent l'églogue dont on ne veut plus et demandent à d'autres formules le succès — et l'argent, dont ils ont besoin, eux aussi. Ils font également de l'industrie, puisque les temps sont industriels et industriels et qu'on y voit des chevaliers d'industrie qui, pour avoir beaucoup fait chanter, ont une loge à l'Opéra. *O tempora, ô mores!* Cela n'empêche pas la terre de tourner.

Il en sera longtemps encore ainsi, jusqu'au jour problématique, très lointain sans doute, où l'Art véritable et la Science toute puissante auront redonné un cœur aux hommes après leur avoir élevé l'intelligence et leur avoir fait adopter la presqu'utopie d'une existence logique, où l'effort mieux employé et mieux réparti deviendra moindre tout en donnant plus de résultat, d'où plus de calme ; où la jeune fille et la femme seront rendues au foyer, leur seule place normale. Si ces temps s'accomplissent, il en résultera un retour à cette gaieté saine et sincère qui s'exhale en chansons allègres et légères, disant simplement le bonheur de vivre.

Nous nous sommes actuellement donné beaucoup de mal pour faire de la vie un perpétuel souci pour la plupart de nos contemporains. Ils en sont devenus quelque peu rageurs jusque dans leur joie, et réclament des chansons blagueuses — méchantes, avilissantes, mordantes, pas françaises !

Si vient jamais la renaissance de la vieille âme populaire, on verra se lever des poètes qui sauront bien en traduire les sentiments primesautiers et affectueux. De nos jours cette âme, alourdie par l'alcool et hantée par le cauchemar de la Fortune fuyant sans cesse, n'a que des réveils courts et hagards où elle veut de la sensualité et de la roserie. Allez donc offrir du lait à qui demande de l'absinthe !

Jean MARCEL.



## ÇA ET LA

---

Dans les *Arts de la vie*, M. Jean d'Udine termine la série de ses articles sur les *Fastes du Grand Opéra*. Après avoir parlé des chœurs et de la figuration, notre spirituel collaborateur s'attaque aux solistes :

«... Si les choristes et les figurants ne sont pas des mimes très remarquables, on aurait tort de croire que messieurs les solistes de l'opéra puissent leur jeter la première pierre. Dans les œuvres de Wagner, par la force des choses, ils gardent une tenue scénique à peu près convenable, encore que M. Delmas ferait mieux, lorsqu'il joue Hans Sachs, par exemple, d'ôter le gros brillant qu'il porte au doigt, et que, si l'on voulait chercher la petite bête, on trouverait à critiquer maint détail de ce genre, même dans le répertoire moderne. Mais quand il s'agit des anciens opéras, ah ! grands dieux !... S'il fallait noter les basses pitreries de Leporello, tout le long de *Don Juan*, les airs avantageux de son maître chantant la sérénade face à l'orchestre ; la lutte stupide de Samson et d'Abimelech dans le chef-d'œuvre de Saint-Saëns, Matho et Spendius cachés devant un balustre, pour épier la conversation de Salammbo et de Shahabarim,